



EDMONDO DE AMICIS

la tentation de la bicyclette

PRÉFACE D'OLIVIER FAVIER

LA PETITE COLLECTION DES ÉDITIONS DU SONNEUR



la tentation
de la
bicyclette

Le traducteur tient à remercier chaleureusement
Fabrice van de Kerckove, de la Bibliothèque royale
de Belgique, pour son élégante générosité.

© Les Éditions du Sonneur, 2009

ISBN : 978-2-916136-16-5

Dépôt légal : mars 2009

Troisième édition, 2014

Conception de la couverture : Sandrine Duvillier
Conception graphique de l'intérieur : Anne Brézès
Relecture typographique : Nathalie Barthès

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
tél. : 01 45 49 15 86 – fax : 01 42 22 12 69
www.editionsdusonneur.com

EDMONDO DE AMICIS

la tentation de la bicyclette

Préfacé et traduit de l'italien par Olivier Favier



PRÉFACE

La Tentation de la bicyclette, texte inédit en français, a paru sous le titre *La Tentazione della bicICLETTA*, dans *Pagine allegre*, Treves, Milan, en 1906.

UN OBSERVATEUR IMMOBILE

L'histoire de la bicyclette remonte à 1817, avec la création de la « poutre à roulettes » du baron von Sauerbronn, connue en France sous le nom de « draisienne ». L'étape décisive est franchie en 1884, avec l'invention d'un modèle dit « de sécurité », qui possède une transmission par chaîne et des roues de taille raisonnable, préservant le cycliste des chutes en soleil. La « petite reine », comme on l'appelle déjà quelques années plus tard, occupe une place particulière parmi les grandes inventions du XIX^e siècle : bien des pro-

grès qui l'ont rendue possible sont liés à l'âge industriel, mais elle est le seul moyen de transport moderne à ne pas faire appel aux énergies extérieures – animales, mais surtout minérales, à l'aube du règne tout puissant des hydrocarbures. Grâce à elle, un homme est trois fois plus rapide et surtout trois fois plus efficace que dans la marche à pied – le taux de conversion de son énergie en mouvement y devient inférieur à celui de n'importe quel autre organisme vivant.

Toujours dans les années 1890, la bicyclette devient un produit industriel et populaire, qui permet aux ouvriers de travailler à de plus grandes distances de leur domicile. C'est donc en toute normalité que la « folie de la bicyclette », qui précède la création des tours de France et d'Italie, en 1903 et 1909, s'empare presque aussitôt de la littérature. Dès 1895, Emilio Salgari – maître incontesté du roman d'aventures cisalpin – imagine une curieuse machine à huit roues pour mener ses héros *Au pôle sud en véloci-*

*pède**. En 1897, Luigi Vittorio Bertarelli, l'un des fondateurs, trois ans plus tôt, du Touring Club cycliste italien, écrit son premier reportage d'excursionniste, en Calabre et en Basilicate. Son tout dernier le conduira, en 1925, à pédaler sur la mer Baltique gelée**. À l'instar de ses contemporains, Edmondo de Amicis est un admirateur éperdu de la littérature française. Dans ce domaine, bien sûr, il ne manque pas d'exemples, même s'il ne connaît pas, très vraisemblablement, la magnifique pochade d'Alfred Jarry : *La Passion considérée comme course de côte*. Son goût du reportage et de la nouveauté s'y mêle à celui du sport et de l'aventure. Spectateur du « jeu de ballon », admirateur fervent de l'écrivain et alpiniste Guido Rey, il s'est déjà intéressé à deux autres moyens de

**Al polo australe in velocipede*, Turin, Paravia. Traduit en français en 1906, ce roman a été réédité par La Découvrance en 2007. [Toutes les notes sont du traducteur.]

***Insoliti viaggi*, « L'appassionante diario di un precursore », Touring Club Italiano, Milan, 2004.

transport modernes. En 1884, il fait la traversée de Gênes à Montevideo à bord du flambant neuf *Nord America*. Il abandonne son idée de récit de voyage en Amérique latine, où il n'a passé que trois mois, pour témoigner de l'émigration. *Sur l'océan** est publié en 1889 et constitue le premier roman-reportage de la littérature. Tout au long de l'année 1896, il emprunte quotidiennement les tramways à cheval qui transportent un peu partout dans Turin les habitants de tous les âges et de tous les milieux : un second roman-reportage paraît deux ans plus tard, *Le Carrosse universel***. Tramway et paquebot ont ceci de commun de changer le passager en « homme-foule », de lui donner la possibilité de se perdre, de lui garantir, du moins jusqu'à un certain point, un confortable anonymat – avec cette limite aussitôt notée que, voyageant sur le navire en première classe,

**Sur l'océan*, Payot, Paris, 2004.

***La Carrozza di Tutti*, Viglongo, Turin, 1979, pour la dernière édition italienne. Non traduit en français.

notre écrivain est vu par les émigrants de troisième comme un *signore*, un « monsieur », et qu'il doit au moins « jeter son cigare » pour se faire accepter parmi eux. La bicyclette, elle, marque la naissance d'une certaine forme de transport moderne qui revendique l'autonomie de l'individu. Elle ne s'accorde guère au tempérament de spectateur d'Edmondo de Amicis, à moins qu'il ne se place en piéton, ce que personne, nous écrit-il, ne semble lui laisser faire. Derrière ce mélange d'ironie et d'autodérision, se cache une certaine difficulté à vivre. Publié deux ans avant sa mort, dans un recueil au titre un peu suspect, *Pages joyeuses*, cette esquisse laisse entrevoir, sous son regard d'enfant émerveillé, la solitude d'un écrivain que la vieillesse obsède. Il n'y a plus de vanité possible. Penché à sa fenêtre, l'auteur semble avouer enfin, ne fût-ce qu'à demi-mots, un trait fondamental de ce qui fut son métier : la mélancolie du reporter.

OLIVIER FAVIER

LA TENTATION
DE LA
BICYLETTE

JE DIS LES AMERTUMES que me procura la bicyclette, afin d'apporter, je l'espère, un réconfort à ceux qui les ont éprouvées, et pour aider les autres à les éviter ou à s'en libérer, en usant du seul moyen dont je dispose pour le faire.

Pendant plusieurs années, avant que l'usage de la bicyclette ne se répande, ce nouvel exercice ne fut pour moi qu'un spectacle plaisant. À de nombreuses reprises malgré tout, alors que j'étais absorbé dans la contemplation d'un cycliste venant à ma rencontre, il s'en fallut de peu que je ne me retrouve à l'hôpital Mauriziano parce qu'un autre arrivait derrière moi.

Jamais de la vie cependant, je n'aurais pensé qu'elle allait devenir à mes yeux l'objet de tentations répétées. Ma première, je l'eus dans la petite salle de réception du conseil municipal, où j'entendis un conseiller très, très mûr et passablement excité, qui parlait à voix basse à l'un de ses collègues malade de la goutte : « Crois-moi : douleurs articulaires, rhumatismes, céphalées, inappétence, insomnie, tout disparaît comme par enchantement. » Je pensai : « Quel peut donc être le remède miracle ? » Quand je compris qu'il s'agissait de la bicyclette, je me dis à part moi : « Et si c'était vrai ? Celui-là n'est pas aveuglément amoureux de la nouveauté : bien au contraire. Il parle sans doute d'expérience. Et si c'était vraiment la cure rotatoire qui devait me régénérer ? » La seconde fois, je fus tenté sur le cours Margherita. Il y avait un vieux à l'aspect décrépit, un vrai squelette habillé, convalescent, on le voyait bien, d'une grave maladie ; il usait de ses pauvres jambes de sauterelle pour faire avancer un tricycle,

il avançait péniblement, avec la lenteur des enca-puchonnés* de Dante. L'homme avec sa machine présentait un si pitoyable spectacle d'impuis-sance enfantine, que de nombreux curieux s'étaient arrêtés ici et là pour l'observer, en sou-riant, comme si le vieillard s'efforçait de réso-udre un problème de dynamique absurde. Ayant parcouru dix mètres en pas moins d'une minute, il buta de la roue avant contre un rail de tram-way : l'énorme obstacle l'arrêta net ; il tenta de le surmonter en vain, à plusieurs reprises. Un spectateur attendri le poussa légèrement par-derrière ; la machine passa et reprit son allure de tortue infirme, suivie à pas très lents par des curieux hilares. Risible et pitoyable spectacle. Et pourtant, dans ces petits yeux mi-clos, toujours fixés sur le gouvernail, qui ne voyaient rien d'au-tre alentour, luisait un tel sentiment de satisfac-

*Référence au lent cortège des hypocrites vêtus de chapes dorées doublées de plomb dans *L'Enfer*, chant XXIII.

tion, pour ne pas dire de vanité et d'assurance juvénile, une foi si vive dans l'efficacité miraculeuse de cette parodie de gymnastique, que, malgré ma pitié, ce vieillard me donna une plus haute idée des merveilles tant vantées du cyclisme que n'aurait pu le faire une épreuve de rapidité et de force, plus admirable en soi. Si un pareil exercice, pensai-je, peut donner un tel plaisir à cette misérable épave, que ne doit-il produire chez un homme qui est encore un homme ?



C'est ainsi que commença pour moi la période des tentations secrètes. Elles furent accompagnées par d'autres, venues de l'extérieur, que m'offraient ceux qui font publicité de toutes les choses nouvelles. Comment ne pas se sentir tenté quand, sept fois par semaine au moins, on vous demande : « Pourquoi n'allez-vous pas – ou ne vas-tu pas – à bicyclette ? » Il y eut de braves gens

qui me dirent les choses vraiment en face, comme s'il s'agissait de sauver mon âme, et qui me proposèrent un professeur, me promirent les secrets de l'apprentissage, m'offrirent de m'accompagner dans les premières excursions. Je reçus aussi des lettres d'amis lointains, qui cherchaient à me pousser vers le cyclisme, leur passion souveraine, en quatre pages d'exhortations chaleureuses. Beaucoup usaient, pour me toucher au vif, de l'aiguillon de la critique littéraire. L'un d'eux m'écrivit : « Tu verrais combien cela pourrait améliorer ton style : il y a, même dans tes meilleures pages, certaines stagnations dans le flux du propos, et cela, à l'avenir, ne se produirait plus. » Un autre m'écrivit : « Si vous pédaliez, votre esprit s'habituerait à embrasser une plus grande quantité de choses en même temps, vous seriez d'une concision plus synthétique dans l'expression de votre pensée... » Ces remarques, je l'avoue, me firent beaucoup réfléchir. Je commençai à me dire sérieusement, chaque fois que je butais sur une

difficulté : « Peut-être... que si ce matin j'avais pédalé ! » Et chaque fois que, sans être vu, je pouvais examiner à mon aise une bicyclette appuyée contre un mur, j'en étais attiré comme par un fruit défendu, je me sentais obligé de la saisir, de la tâter, de la redresser et de la déplacer, de lui demander comme à une forme dotée de sens et de conscience s'il était vraiment vrai qu'elle avait la vertu de rendre à la maturité quelques instants de jeunesse, de dissoudre dans l'air les mélancolies qui sautaient sur son dos, de ramener son cavalier à la maison le sang et l'esprit revigorés ; et les éclairs que m'envoyait sa fine membrure d'acier me paraissaient des regards d'assentiment, des sourires prometteurs, des œillades d'incitation amoureuse : une invitation à tenter l'aventure.



Pour quelque temps, néanmoins, il me fut facile de chasser les tentations comme on le fait d'un